Médiévales

Langues, Textes, Histoire

58 | printemps 2010

Humanisme et découvertes géographiques

Humanisme et découvertes géographiques. Avant-propos

Humanism and Geographical Discoveries. Foreword

Nathalie Bouloux

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/medievales/5847>

DOI : 10.4000/medievales.5847

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2010

Pagination : 5-10

ISBN : 978-2-84292-260-3

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Nathalie Bouloux, « Humanisme et découvertes géographiques. Avant-propos », *Médiévales* [En ligne], 58 | printemps 2010, mis en ligne le 11 décembre 2010, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/5847> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/medievales.5847>

Tous droits réservés

Nathalie BOULOUX

HUMANISME ET DÉCOUVERTES GÉOGRAPHIQUES

AVANT-PROPOS

C'est l'époque des plus grandes découvertes accomplies dans l'espace. Toutes les latitudes, toutes les hauteurs de la surface terrestre furent explorées. Le xv^e siècle, en doublant, pour les habitants de l'Europe, l'œuvre de la création, fournissait à l'intelligence des stimulants nouveaux et puissants, qui devaient accélérer le progrès des sciences, au point de vue mathématique et physique¹.

Alexandre de Humboldt voyait dans les découvertes du xv^e siècle, et spécialement celle de l'Amérique par Christophe Colomb, un « événement immense » de l'histoire humaine (en particulier bien sûr, de l'histoire européenne), qui signifiait l'ouverture d'une nouvelle conscience européenne : le passage vers la modernité, qui devait inaugurer une nouvelle idée de l'espace et du temps². Il revint à Jacob Burckhardt d'unir plus étroitement encore l'homme nouveau de la Renaissance et la découverte du monde³. Nouveautés de l'homme, nouveautés des terres, nouveautés aussi des paradigmes scientifiques qui seraient passés de l'emprise d'une autorité sclérosante (la scolastique) à l'ouverture apportée par l'observation et l'expérimentation. Pourtant, une étude serrée des textes et des cartes produits à cette époque

1. A. DE HUMBOLDT, *Cosmos. Essai d'une description physique du monde*, M. H. FAYE et M. Ch. GALUSKI trad., t. 2, Paris, 1864, p. 280. Cependant, pour Humboldt, ces progrès « ont des racines profondes dans la suite des siècles qui les ont précédés » (*ibid.*, p. 281).

2. Je reprends ici les termes d'un article d'A. Pagden, qui fait une lecture des thèses d'Alexandre de Humboldt qui demanderait peut-être à être nuancée, notamment sur les changements dans le concept de temps : A. PAGDEN, « La découverte de l'Amérique. La transformation du temps et de l'espace en Europe », *Revue de Synthèse*, t. 129, 2008, p. 421-436. L'articulation entre découverte de l'Amérique et conception moderne du monde n'est pas fondée.

3. J. BURCKHARDT, *La Civilisation de la Renaissance en Italie*, trad. de H. SCHMITT, revue et corrigée par R. KLEIN, Paris, 1958, notamment la quatrième partie « La découverte du monde et de l'homme ».

montre que la découverte des nouveaux mondes et ses effets furent loin d'être aussi simples et n'expédièrent nullement les formes des savoirs acquis précédemment aux oubliettes⁴.

Le corollaire de ces vues tient dans la définition d'une conception de l'espace strictement médiévale, essentiellement théologique, symbolique et herméneutique. Mais les modalités de conception et de représentation de l'espace ne changent pas du tout au tout entre xv^e et xvi^e siècles⁵. Les considérations des historiens sur la réception de la *Géographie* de Ptolémée, traduite en latin avant 1410 par Jacopo Angeli, sont à cet égard emblématiques. Fondée sur un réseau « mathématique » de longitude et de latitude, permettant de dresser des cartes conformes à la réalité, elle devait forcément bouleverser les représentations médiévales de l'espace et contribuer à l'émergence d'une perception mathématique moderne de ce même espace. Dans un même temps, le monde clos des cartes ptoléméennes et les erreurs de la *Géographie* étaient interprétés comme un facteur limitant les entreprises de découvertes. Mais ce n'est que récemment que la réception à l'âge de l'humanisme du géographe alexandrin a été étudiée sur la base d'une documentation nouvelle rendant compte des différentes étapes de la réception du texte, variables selon les milieux culturels et les époques, et sans rapport aucun avec l'avènement d'une conception moderne de l'espace⁶.

Le défaut principal des considérations qui tendent à opposer espace médiéval et espace moderne est de simplifier à outrance des données qui sont autrement complexes. En particulier, s'il existe bien une dimension herméneutique et théologique dans les mappemondes médiévales, celle-ci est toujours prégnante dans la cartographie du xvi^e siècle⁷. À l'inverse, les cartes médiévales, y compris les grandes mappemondes comme celle d'Hereford,

4. L'article de Chr. R. JOHNSON, « Renaissance German Cosmographers and the Naming of « America » (*Past and Present*, t. 191, 2006, p. 2-43), analyse avec finesse et justesse les modalités selon lesquelles les cosmographes allemands nommèrent l'Amérique. Loin d'être une prise en compte brutale de la nouvelle réalité, elles relèvent d'une adaptation et d'une reformulation des structures du savoir existantes : les nouvelles connaissances sont inexplicables sans l'ancien système cosmographique. Voir également du même auteur *The German Discovery of the World. Renaissance encounters with the strange and the marvelous*, Charlotteville-Londres, 2008.

5. Voir P. GAUTIER DALCHÉ, « Un problème d'histoire culturelle : perception et représentation de l'espace au Moyen Âge », *Espaces du Moyen Âge, Médiévales*, 18, 1990, p. 5-15 ; ID., « Perspectives de recherches. Considérations intempêtes sur l'objet « espace médiéval » et sur sa construction, dans *De l'espace aux territoires : la territorialité des processus sociaux et culturels au Moyen Âge*, Actes de la table-ronde CESM (Poitiers), 8-9 juin 2006, dir. S. BOISSELIER, Turnhout, 2010 (Culture et sociétés médiévales, 19).

6. P. GAUTIER DALCHÉ, *La Géographie de Ptolémée en Occident (iv^e-xvi^e siècle)*, Turnhout, 2009 (Terrarum orbis 9).

7. M. HOOGVLIET, *Pictura et scriptura. Textes, images et herméneutique des Mappae Mundi (xiii^e-xvi^e siècles)*, Turnhout, 2007 (Terrarum orbis 7) ; *Les Méditations cosmographiques à la Renaissance*, Paris, 2009 (Cahiers V. L. Saulnier, vi).

sont également des représentations de l'espace réel, comme le sont, selon des modalités différentes, les cartes du ^{xvi}^e siècle. Plutôt que d'opposer, à l'aide de généralités abusives, des objets, des textes et des concepts, il est plus intéressant de chercher à les étudier dans leur contexte d'élaboration afin d'en comprendre et d'en restituer le sens (historique).

C'est le but fixé par une journée d'étude, « Humanisme et découvertes géographiques », organisée par le Centre d'Études sur la Renaissance, à Tours, le 19 juin 2009, avec le concours financier de l'IRHT et du Centro de História de Além-Mar (Lisbonne). Les organisateurs ont souhaité proposer une lecture différente de ce moment des « grandes découvertes », sans l'insérer d'ailleurs dans une conception étroite d'une période (Renaissance contre Moyen Âge). Il ne s'agissait pas de refaire l'histoire des découvertes, ni de reconsidérer leurs effets dans l'histoire de la conquête du monde par les Européens, mais plutôt de comprendre ce qu'a pu représenter l'ouverture des espaces, d'abord asiatiques à partir du ^{xiii}^e siècle, puis océaniques à partir des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, pour des humanistes engagés dans la relecture ou la découverte des textes littéraires et scientifiques de l'Antiquité grecque et romaine, assises intellectuelles à partir desquelles ces mêmes humanistes percevaient le monde. Le terme de « découvertes » prend donc dans notre esprit aussi bien le sens de découvertes géographiques que celui de découvertes littéraires, à travers les nouvelles lectures de textes anciens comme les lectures de textes nouvellement traduits, tels ceux de Ptolémée ou de Strabon.

On se heurte dès l'abord à une série d'écueils, liés au poids de l'héritage historiographique et scolaire évoqué ci-dessus, qui font des « Grandes Découvertes », qui commenceraient véritablement en 1492 par l'invention d'un nouveau continent, un bouleversement fondamental dans les conceptions géographiques. C'est la raison pour laquelle nous avons choisi d'ouvrir le numéro par l'article de Marica Milanesi, qui traite d'une période rarement abordée dans notre revue. Par une subtile mise en perspective, l'auteur expose comment furent perçues les découvertes géographiques des ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles dans les milieux savants vénitiens (^{xviii}^e siècle), français et hollandais (^{xvii}^e siècle). À Venise, en 1761-1763, l'étude des documents liés à la restauration des cartes peintes au ^{xvi}^e siècle par Jacopo Gastaldi dans la « Sala dello Scudo » du palais ducal permet à l'auteur de montrer que, non seulement, on ne comprenait plus tout à fait ce qui était dessiné, mais qu'on ne percevait pas l'épopée des découvertes comme un moment fondateur pour l'histoire humaine identifié à une époque précise ; tout au plus les pensait-on comme révélatrices de la gloire ancienne de Venise qu'il était bon de célébrer. Un siècle plus tôt, les savants français n'avaient pas plus de considération pour les entreprises océaniques (d'autant que peu de Français y avaient pris part) : l'acte de découverte, fruit du hasard, n'avait pas la valeur de la science géographique nouvelle qui naissait dans les travaux scientifiques des géographes et des

savants. Voilà donc un enseignement important : un siècle après, le regard que portent les géographes sur l'ouverture de l'Europe aux nouveaux mondes est fort éloigné de l'enthousiasme d'Alexandre de Humboldt et des savants du XIX^e siècle en général qui informe aujourd'hui encore la perception commune.

Lisons maintenant la lettre d'Ange Politien adressée à Jean II, roi du Portugal, en 1490 ou 1491. Un célèbre passage, mentionnant « les autres mondes » que les Portugais étaient en passe de découvrir, a persuadé les commentateurs du XIX^e et du XX^e siècle qu'il s'agissait d'une préfiguration de la découverte de l'Amérique et que Politien célébrait avec verve l'avènement d'un nouveau temps pour l'esprit humain. L'analyse menée par Jean-Marc Mandosio montre d'une manière définitive que Politien manie des idées et des données plus traditionnelles qu'il n'y paraît à première vue (Jean II comme roi chrétien œuvrant à l'unité du monde par la christianisation ; les découvertes portugaises et leurs lots de nouvelles stupéfiantes confirmant les « fables » des anciens et donc leur supériorité et leur autorité) et que la notion de « nouveaux mondes » exposée par Politien était déjà un lieu commun. Ce sont, là encore, les érudits du XIX^e siècle, de Burckhardt à Uzielli, qui fabriquèrent l'image, conforme à leurs vues, d'un Politien célébrant des découvertes encore à venir.

La célébrité du globe de Martin Behaim (1492), le premier à être conservé, n'a pas engagé les historiens à s'intéresser aux témoignages relatifs aux globes terrestres qui le précèdent, comme s'il surgissait brutalement, témoin lui aussi d'une rupture entre conceptions médiévale et moderne de l'espace. L'enquête menée par Patrick Gautier Dalché éclaire l'origine médiévale de la représentation de la terre sous la forme d'un globe, analyse la nature des représentations géographiques portées sur ces globes et les motivations de leur constructeur (et donc aussi de ceux pour qui ils furent construits). La recherche, conduite dans la longue durée, explore les témoignages antiques et médiévaux. L'auteur montre que les premiers globes terrestres datent de la première moitié du XV^e siècle dans les milieux français et bourguignon, les premières attestations italiennes étant plus tardives (seconde moitié du XV^e siècle). Ces globes furent construits surtout pour des raisons pédagogiques et didactiques, pour expliquer et faire comprendre les rapports entre le ciel et la terre, relevant ainsi d'un caractère de la géographie médiévale, sa liaison intime avec les savoirs astronomiques. Dans les milieux italiens, les questionnements révélés par l'étude des globes portent plus nettement sur les rapports entre l'eau et la terre, c'est-à-dire sur l'extension réelle de l'œcumène. Dans tous les cas, c'est dans le cadre de la réception de la *Géographie* de Ptolémée qu'ils furent conçus, contribuant à autonomiser la terre comme objet de l'investigation géographique.

Si l'effet de la réception des textes antiques fut consubstantiel de la géographie humaniste, la lecture des textes proprement médiévaux ne doit pas être pour autant sous-estimée. Certains connurent un succès remarquable aux XV^e et XVI^e siècles, comme la description du monde de Jean de Mandeville, le

récit de voyage de Marco Polo ou celui de Niccolò de' Conti rapporté par Le Pogge dans le livre IV de son *De varietate fortunae*. C'est à la tradition fort complexe du texte de Marco Polo que s'intéresse ici Christine Gadrat, en posant une question simple en apparence, celle de la réception du *Devisement du monde* dans la cité natale de son auteur. Le texte en effet n'a pas été écrit à Venise, ni en langue vénitienne. La tradition manuscrite de cette œuvre écrite à deux mains (Rusticello de Pise et Marco Polo) est embrouillée, tant en raison du nombre des manuscrits que de la multiplicité des versions dans des langues diverses (il suffit de jeter un œil sur le schéma « simplifié » de la tradition textuelle fourni par l'auteur pour s'en convaincre). Cette diversité des versions et des langues (pas moins de trois traductions en latin) est un indice éclatant de la fortune du texte comme de la labilité qui affecte les œuvres à succès produites au Moyen Âge (à l'inverse des textes antiques, plus stables). À Venise, plusieurs versions en vénitien furent produites, mais c'est une traduction latine, connue aujourd'hui dans un seul manuscrit, qui fut utilisée par plusieurs savants vénitiens, dont le célèbre cartographe Fra Mauro. Les modalités de son utilisation sont conformes aux pratiques de la géographie du XV^e siècle : les informations recueillies dans le *Devisement du monde* sont confrontées aux données des géographes antiques (notamment de Ptolémée) et des récits de voyages contemporains. Parmi ceux-là, il semble que le récit de ses aventures en Inde de Niccolò de' Conti a entraîné dans son sillage un regain d'intérêt pour le texte de Marco Polo. Il reste qu'un moment fondamental de la réception vénitienne du *Devisement du monde* fut celui où Jacopo Gastaldi dessine ces cartes mêmes dont Marica Milanese analyse la restauration et l'interprétation au XVIII^e siècle, et transforme Marco Polo en monument de l'histoire vénitienne.

La mappemonde cotée « Portolano 1 » de la Bibliothèque nationale centrale de Florence (1457) est encore peu étudiée, malgré les errements de S. Crinò qui en fit le modèle de la carte, qui, examinée par Christophe Colomb, aurait joué un rôle dans son voyage vers l'Amérique, la rendant célèbre pour des raisons totalement fausses. Angelo Cattaneo en propose ici une analyse à partir d'informations inédites et d'une nouvelle transcription. L'auteur de la carte, anonyme, réalise une synthèse de l'ensemble du monde connu, fondée sur la confrontation de sources hétéroclites et souvent contradictoires, tant littéraires (antiques, médiévales et contemporaines) que cartographiques (cartes marines, cartes ptoléméennes). Il entend donner une image du monde véridique, intelligible et actualisée. L'utilisation de sources antiques (qu'elles soient littéraires comme Pline ou cartographique comme Ptolémée) n'implique pas une perception archaïque de l'espace, mais montre au contraire que c'est à partir du socle de connaissances proposé par les anciens que se construit, se transforme et se modernise une représentation de l'espace toujours problématique. Pour représenter les côtes asiatiques, le cartographe choisit le dessin ptoléméen qu'il modernise en utilisant les toponymes fournis par le récit de voyage de

Niccolò de' Conti – ce qui signifie au moins une tentative d'identification entre toponymes anciens et modernes. Au xvi^e siècle, la carte était entrée dans le « Stanzino delle matematiche », où était exposée la collection d'objets liés à l'essor des mathématiques, de la mesure et de la guerre, signe qu'elle était alors encore perçue comme une représentation du monde véridique.

Le procédé cognitif qui consiste à comprendre le monde sur le fondement des savoirs des Anciens – que les Modernes pensent pouvoir le dépasser ou au contraire qu'ils soient persuadés que l'ensemble du savoir accessible aux hommes se trouve déjà, en partie voilé, dans les textes antiques – caractérise aussi la géographie du xvi^e siècle. Comme le montre Emmanuelle Vagnon, le récit du voyage de Magellan par Antonio Pifagetta, compagnon du grand navigateur, ou par Maximilianus Transylvanus, secrétaire de Charles Quint, ne saurait se passer de références à l'Antiquité. Antonio Pifagetta réalise un récit de son voyage autour du monde en insistant notamment sur les ressources naturelles des îles qu'il décrit et en donnant des renseignements ethnographiques susceptibles d'intéresser les milieux cultivés. Il choisit pour cela une forme littéraire en plein essor, celle de l'insulaire qui mêle cartes des îles et descriptions littéraires, dont le modèle, profondément humaniste, est celui du *Liber insularum Archipelagi* de Cristoforo Buondelmonti (première moitié du xv^e siècle), une synthèse entre sources antiques et connaissances modernes des îles de la mer Égée. Cependant, Pifagetta utilise surtout un modèle éditorial en vogue, susceptible de promouvoir son ouvrage, et qui répond à l'attente d'un public avide de récits de voyage et de belles cartes. Bien différents sont les buts de la lettre de Maximilianus Transylvanus (1522). L'auteur est de ces humanistes conscients d'appartenir à une époque fertile en nouveautés et, si sa lettre est truffée de références antiques, c'est aussi bien pour se conformer à la *forma mentis* humaniste, pour laquelle les découvertes valident les connaissances antiques, que pour illustrer la capacité des Modernes à dépasser les limites des Anciens en dénonçant leurs erreurs.

Ajuster l'ancien et le nouveau, trancher (ou non) dans les informations contradictoires fournies par les sources antiques et contemporaines pour procurer une synthèse cohérente mais toujours problématique de l'espace du monde se révèle comme un caractère original de la géographie des humanistes et explique sans doute en partie la diversité des réponses apportées aux questions cosmographiques et géographiques posées par la découverte des espaces lointains.

Nathalie BOULOUX – Université François-Rabelais, Tours – UFR Arts et sciences humaines, Département d'histoire, 3 rue des Tanneurs, BP 4103, F-37041 Tours cedex